
Comment vivre dans l'immédiat ?



Camille Boitel et ses comparses construisent des spectacles autour de situations plus ou moins catastrophiques. Sur scène, un vrai fatras d'objets épaves : chaises rafistolées, matelas fatigué, armoire déglinguée... Et ceux qui l'habitent, sont les naufragés hagards d'un monde en ruines dans lequel ils circulent à tâtons, assaillis par un quotidien démesuré, vertigineux.

L'Immédiat, c'est leur vie faite d'erreurs, de défaillances, de débordements, d'accidents où tout est toujours en train d'arriver : espace amnésique, brusques changements d'états, maladie du rythme...

Catastrophes ambulantes, ils sont tour à tour cause et conséquences des enchaînements d'événements.

Petites victoires dérisoires, grosses déconvenues, toujours recommencées.

Leur équilibre est précaire et il faut une dose colossale d'énergie et d'ingéniosité à ces artistes acrobates et à leur machinerie pour se sortir du chaos.

« Il y a des années que ce machin se prépare ; *L'Immédiat*.

Mal foutu de fond en comble et qui s'écroule dès qu'il commence et ne cesse ensuite d'empirer : voilà notre spectacle catastrophique.

A force d'errer dans ce chantier invraisemblable, le désordre nous est devenu de plus en plus familier, l'accident s'est incrusté dans nos corps, nous avons appris à rater avec de plus en plus de virtuosité.

Notre surprise a été grande en entendant le boucan des spectateurs hilares dans la salle, alors que sur scène notre drame devenait frénétique et vertigineux.

Ces gens timides de tout, malade de rythmes, atteints de graves déséquilibres ou de dangereuses poussées de lévitation, ces corps brusquement impotents ou sursautant jusqu'à l'apoplexie, ces gens qui ne s'aperçoivent de rien qui ne voient rien à l'avance, ces êtres amnésiques et instables sont les héros tremblants d'une tragédie sans histoire.

Oui c'est vrai de quoi parle ce spectacle ?

Ici personne ne dit rien. Personne ne sait rien finalement. Tout arrive. Tout est toujours en train d'arriver. C'est ça peut être l'immédiat, notre immédiat, cette vie faite d'erreurs, d'accidents et de vertiges.

Le spectacle ne parle pas, il hurle, il remue, il déborde, il éclate, fissuré, béant, brusque, rigoureux et ridicule. »

Camille Boitel

Le monde selon Boitel ou l'accumulation de catastrophes

Camille Boitel est un garçon précoce. Son premier spectacle de rue, il le produit à douze ans. D'où lui vient l'inspiration ? De ce qu'il avait fait en CM2. Le voici donc à peine adolescent et déjà dans la rue, debout sur une bouteille de bière et qui tourne sur lui-même. Il est sans doute plus facile de garder l'équilibre sur un si mince objet à douze ans qu'à trente, mais quand même. Camille Boitel venait de rencontrer une des questions qui allait hanter son travail : l'équilibre, et bien sûr tout ce qui vient avec et surtout contre : déséquilibre, chute, vertige, lutte désespérée contre la pesanteur, écroulement des choses et du monde. Ce goût pour la gageure physique allait conduire presque naturellement le tout jeune homme à croiser le chemin d'Annie Fratellini qui l'invite à rejoindre son école de cirque. Malheureusement, il s'y casse assez vite le bras, et renonce à suivre une scolarité normale. Il continue pourtant à fréquenter l'école Fratellini en électron libre entre quatorze et dix-sept ans et y apprend un tas de choses et le plus de techniques possibles. Mais il y découvre aussi que sa véritable attirance formelle le porte moins vers l'exploit circassien que vers les vieux clowns mythiques, façon Grock dont l'un des projets essentiels était de transformer les petits ennuis du quotidien en quelque chose d'étrange et de terrifiant. C'est de ces clowns presque méchants et totalement décalés que Camille Boitel va tirer son propre personnage sale et agressif de *L'Homme de Hus*. « Dans *L'Homme de Hus*, dit-il, je travaille sur un humour désastreux, désastré, une sorte d'humour de défaillant, ce qui me conduit à construire des techniques qui parlent de défaillance. C'est presque l'inverse du cirque traditionnel, parce que l'exploit sert à raconter des histoires mais ce n'est jamais lui qui est mis en avant. »

Bien que précoce, Camille Boitel n'est pas pour autant un homme pressé. En témoigne le projet de *L'Immédiat* qui arrive aujourd'hui à maturation. C'est un projet vieux de dix ans. Une sorte de work in progress auquel Boitel et ses interprètes ont pris et prennent toujours le temps qu'il faut pour travailler. Une chose

cependant n'a pas changé tout au long de ces années, à savoir l'objectif poursuivi : le goût et la quête de l'immédiat justement, la volonté de valoriser le moment du spectacle, de la représentation, d'être face à ce qui arrive au moment où ça arrive. Mais pour arriver à cette qualité de présent et de présence, il faut beaucoup d'efforts. Avec deux de ses interprètes, Marine Boise et Aldo Thomas, Boitel a ainsi travaillé deux ans, sans rien produire, mais en passant des journées entières à jouer, à chercher, à inventer des techniques. Une sorte de profonde fouille exploratoire de ce qui peut faire toucher du doigt l'immédiat. « *On ne voulait pas utiliser un savoir-faire préexistant. On voulait se désintoxiquer de ce qu'on savait faire et inventer un savoir-faire qui correspondait vraiment à ce qu'on cherchait.* » Cette patience au travail est aujourd'hui assez rare pour être notée.

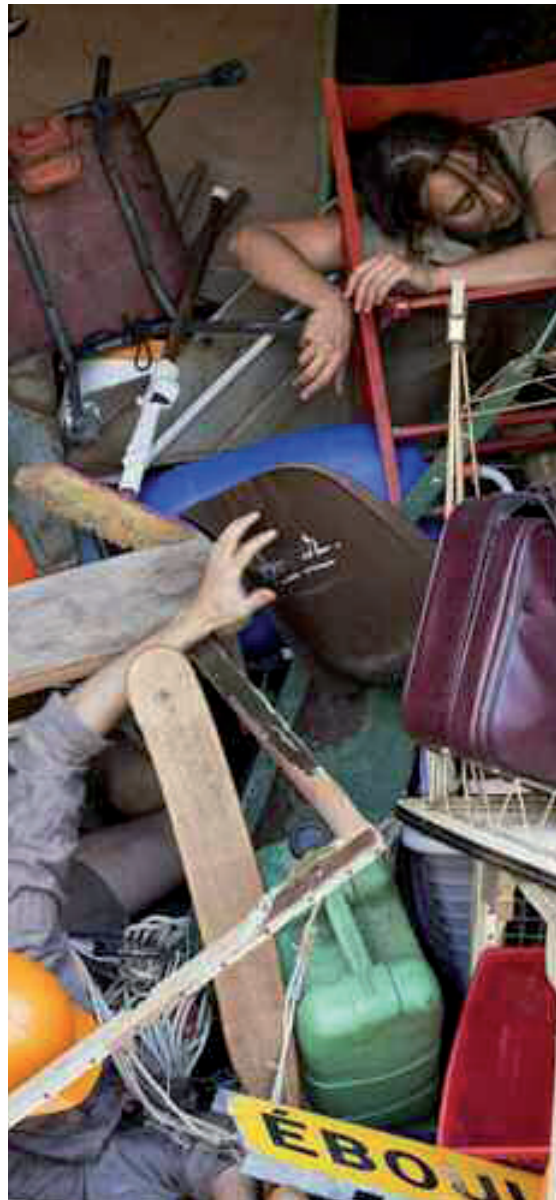
D'année en année, *L'Immédiat* a donc trouvé sa forme, pas toujours la même en fonction des lieux et des temps, mais avec toujours le même soubassement. *L'Immédiat*, c'est l'histoire d'un monde rempli d'objets qui ne sont pas faits pour faire ce qu'on leur fait faire. En cela encore, Boitel hérite de Grock. On se souvient peut-être que le spectacle qui lança le célèbre clown suisse au début du XX^{ème} siècle était en effet une sorte de bizarre expérience musicale : Grock se perdait dans le tohu-bohu d'un orchestre, utilisait les instruments à sa façon et en tirait sa propre musique. Dans *L'Immédiat* aussi, les objets sont détournés de leur usage habituel : et finalement ils bougent, se renversent, ne tiennent pas et ne retiennent pas ceux qui s'y appuient, se cassent en morceaux. Les personnages de *L'Immédiat*, plongés dans le présent pur, sont constamment confrontés à l'imprévisible parce qu'ils ne savent jamais à l'avance ce qui va leur arriver et s'ils peuvent faire confiance aux objets qu'ils croisent sur leur route.

Dans cette accumulation de catastrophes que devient le monde selon Boitel, *L'Immédiat* hérite évidemment du burlesque et notamment de

Le monde selon Boitel ou l'accumulation de catastrophes (suite)

Buster Keaton. Mais il doit aussi beaucoup à la figure moins attendue de Franz Kafka : « *Kafka est très très important. Il a un humour terrible. Dans L'Amérique, il arrive toujours des histoires au héros, il est toujours débordé, en sueur, pris dans plusieurs urgences en même temps, il a toujours d'autres soucis toujours plus importants. Il oublie en cours de route des choses essentielles pour le récit, il se retrouve toujours détourné de son projet initial.* » C'est à ce genre de terrible destin humain que s'affronte *L'Immédiat* comme en témoigne le personnage de l'homme-fuite, qu'interprète Pascal Le Corre : quelqu'un qui s'en va toujours, se cache, disparaît, s'enfonce dans les armoires, cherche à s'évader, et bien sûr n'y parvient jamais tout à fait, est en permanence rattrapé. Evidemment, comme on sait, le tragique d'un homme physiquement empêché, c'est horrible et aussi profondément jubilatoire. De ce point de vue, le début du spectacle est une sorte de magnifique réussite technique : on y voit quelqu'un pris dans une accumulation de catastrophes. Il tombe, glisse, les choses s'écroulent sur lui, il n'en évite une que pour faire face à une autre, et une autre encore. Il est attaqué de partout. « *C'est une sorte d'exutoire ce début. Le premier vertige c'est qu'on ne peut pas s'empêcher de se mettre à la place de cet être fragile qui est toujours au bord de se casser la figure. Et ensuite, cette suite d'accidents précis sur la scène nous donne le droit de goûter l'accident, de goûter l'incontrôlable sans responsabilité et sans risque : en somme on invite les gens dans le désordre. C'est presque la devise du spectacle.* »

Stéphane Bouquet



.....

Interview de Camille Boitel

.....

Qu'est-ce qui a le plus changé dans la fabrication de votre spectacle, L'Immédiat, durant ces années de travail ?

Avant, on arrivait dans un lieu et on construisait le spectacle à partir de ce qu'on trouvait dans ce lieu. Et à chaque fois, à la fin, on abandonnait tous les objets qu'on avait apprivoisés. Maintenant, on a décidé de garder les objets : pour aller plus loin, pour essayer de les exploiter à fond. Une autre chose qui a changé avec le temps, c'est qu'on tend de plus en plus à déborder de l'espace scénique, à utiliser les coursives, les escaliers. Et plus on le fait, plus il semble qu'on en ait besoin. Il est possible que comme le spectacle tend à se figer dans l'utilisation des objets, on cherche à le renouveler autrement : avant c'étaient les objets qui changeaient, maintenant ce sont les lieux.

Qu'est-ce qui domine dans la construction du spectacle ? Une logique narrative ?

Non. Il n'y a pas de psychologie, pas de narration. Je cherche plutôt à donner de l'amplitude à des figures. On les reconnaît, ces figures, parce qu'elles sont liées à des techniques, mais l'idée essentielle est que les choses arrivent, s'accroissent et puis s'arrêtent brusquement. Il y a quelque chose de profondément rythmique dans la façon dont les choses avancent. C'est une pièce construite sur les décalages rythmiques : il y a toujours un nouveau rythme qui vient briser sans qu'on s'y attende le précédent. En cela, c'est vraiment hérité du burlesque.

Vous pourriez nous donner un ou deux exemples des « techniques » que vous utilisez ?

Par exemple, il y a la technique du fainéant. L'idée est celle d'une certaine langueur. Il faut utiliser le moins d'énergie possible. Pour aller chercher quelque chose, les figures vont plutôt se laisser tomber que marcher. Ensuite, il faut inventer le chemin du fainéant. Pour éviter le premier effort, peut-être qu'on va s'obliger à en faire d'autres ensuite, des efforts, bien pires. Ou bien la technique de la lévitation : une personne est atteinte de manière récurrente de lévitation. Elle essaie de s'accrocher au sol, aux meubles, de se retenir aux autres. C'est presque une maladie. Techniquement, c'est très proche de la pantomime. Si on se soutient en donnant l'impression qu'on se maintient au sol, le spectateur peut croire que c'est une lévitation. Parce que tout ça, c'est aussi beaucoup la question : à quoi le public est-il prêt à croire ?

Justement, que cherchez-vous à produire sur le public ?

De l'euphorie, de la joie. Le propos, avec tous ces accidents, semble noir, mais ce qui s'en dégage, c'est de l'excitation, de la jubilation. On est là, tous ensemble, comme dans un grand parc de jeu.

Propos recueillis par Stéphane Bouquet, octobre 2009

Ceux qui traversent



Nous avons construit, dessiné, inventé une série de figures - personnages - états physiques - situations qui sont toutes à leur manière un portrait de l'immédiat.

Partant d'une défaillance ou d'un accident, d'un problème concret, ou d'une nécessité absolue, ils reviennent de manière récurrente à travers le spectacle.

Ils surviennent brusquement, par morceaux ou d'un seul bloc :

Le fainéant

est un peu bigleux, il n'estime pas forcément bien les distances. Détaché, détendu, le corps mou, il ne bouge que s'il ne peut plus s'en empêcher. Même pour cligner des yeux, il s'économise. Pour atteindre une chaise, une bouteille d'eau, ou quelque objet de curiosité, il va déployer une technique physique inédite faite de traînements, de chutes, et d'utilisations des objets alentours. Pour lui, parcourir 1m50, devient une épopée.

La suite de catastrophe

En s'appuyant il ripe, juste le temps de se demander ce qui vient de se passer et la chaise sur laquelle il s'assoit lâche brusquement, pour ne pas tomber il s'accroche au rideau qui cède, et en se rétablissant. Son pied dérape, du coup il saute sur quelque chose mais qui se rompt et s'appuie sur une paroi, elle cède lentement et l'emporte, il marche dessus pendant qu'elle tombe et bascule debout sur une chaise, jusqu'à une autre chaise qui bascule aussi et monte sur une échelle...

Le rapide

Il y a quelque chose de dangereux. On peut disparaître d'un seul coup. Le moindre bruit fait sursauter, le moindre contact rebrousse tous les poils de la peau. Les autres déboulent

sans prévenir et surpris par la présence s'enfuient aussitôt et disparaissent. Il y a cette chose étrange que le sursaut est contagieux. La panique vient au ventre et attaque la partie reptilienne du cerveau.

La lévitation

Quelqu'un qui est tout à ce qu'il fait et ne se soucie pas des premiers symptômes de perte de poids. C'est lorsque tout à coup il y a un risque réel de perdre le sol des pieds que l'instinct de s'accrocher, de s'ancrer, de se retenir à tout ce qui peut être suffisamment lourd prend le dessus. Il faut s'imaginer que rien n'est plus vertigineux que de ne plus pouvoir toucher par terre.

Il y a aussi la drôle de mélancolie de la fête triste, le doux déséquilibre du basculement, l'âpreté du chant rauque, le rythme saccadé des éboulements de corps et d'objets, la lenteur inouïe de la coulée, la sensualité fiévreuse du poulpe, le monde de biais du penché, la violence soudaine de l'abrupte, la perte de mémoire bruyante du battement.

Nous avons tous appris à tout jouer. Aussi une situation peut continuer alors qu'une personne change, ou peut se doubler ou se tripler, cela renforce aussi l'idée qu'il ne s'agit que de moments, qu'il ne s'agit pas d'une personne ou d'une autre, mais de tout le monde.

dossier élaboré par le
Théâtre de la Cité internationale
17 Bd. Jourdan
75014 Paris